

RÉSISTANCE

Il ne me reste qu'à faire un pas à la fois

Maya Cousineau Mollen

Décembre 2022

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n° 73

Comité de rédaction

Maryka Bolduc Proulx
Nancy Diallo
Alex Fombelle
Samuel Ginchereau
Nelson Holland
Catherine Leblanc
Victor Aymé Lesage
Alix Maksymjuk
Alexe Martin

Comité d'édition

Simon Bourgoin-Castonguay
Alexandre Piché

Crédits photographiques

Simon Bourgoin-Castonguay
Nancy Diallo
Martine Lampron
Alix Maksymjuk

Professeur-e-s

Simon Bourgoin-Castonguay
Alexandre Piché
Marie-Josée Riverin

Collaboration

Martine Lampron

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : mars 2023

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 73

Volume 21, numéro 2

Décembre 2022

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : décembre 2022

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM

Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

(3841)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

MAYA COUSINEAU MOLLEN

RÉSISTANCE

MARYKA B. PROULX

NANCY DIALLO

NELSON HOLLAND

ARIANE LEGAGNEUR

ALIX MAKSYMJUK

CATHERINE LEBLANC

SAMUEL GINCHEREAU

ÉLIE COURCHESNE

ALEX FOMBELLE

VICTOR AYMÉ LESAGE

ALEXE MARTIN



notre invitée

MAYA COUSINEAU MOLLEN

PRÉSENTATION

Maya Cousineau Mollen, autrice d'origine innue, a animé un atelier d'écriture sur le thème de la résistance. À l'occasion de cette rencontre poussant à la réflexion, les personnes présentes ont été invitées à écrire une lettre aux enfants des pensionnats autochtones ou aux femmes autochtones disparues. Comme en témoignent plusieurs textes du présent numéro, cet exercice a constitué une exploration de la posture à partir de laquelle chaque personne fait entendre sa voix. Ainsi que le veut la tradition du *Tric Trac*, des textes libres se mêlent à ceux qui ont été inspirés directement par l'atelier.

Maya Cousineau Mollen a publié les recueils *Bréviaire du matricule 082*, récompensé aux Indigenous Voices Awards 2020, et *Enfant du lichen* (Éditions Hannenorak), encensé par la critique. Elle est conseillère en développement communautaire pour le compte de la firme EVOQ Architecture, qui encourage les communautés inuites et les Premières Nations à reconquérir leur empreinte culturelle et historique, et à l'exprimer par la poésie de l'architecture. Maya Cousineau Mollen fait également partie de la Wolf Pack Street Patrol, qui regroupe des bénévoles des Premières Nations et des bénévoles québécois, pour soutenir les personnes en situation d'itinérance.

RÉSISTANCE



Ô CANADA
Maryka B.Proulx

terres rapaillées
ton front est souillé d'amertume
la croix brûle elle bronze
je suis en sueur mais toujours blanc
blanc soupir blanc malade

entre mon Privilège et mes ancêtres pendus au Pied-du-Courant
entre mon Privilège et nos maisons incendiées nos terres extorquées
je me tais la souffrance est muette

il n'y a rien à dire
rien qui soit à la hauteur
de la douleur d'une voix confisquée
pupille effacé
je prétends savoir ce que ça fait
de me voir mourir

mon narcissisme me ferait-il oublier
la vie le combat d'autres peuples
je ne me souviens que des commémorations
de ce qui a vécu et qui aurait pu être sauvé

Ô Canada
tu n'as pas d'histoire
ton exploit c'est un génocide
sans le lys tu n'es qu'un serviteur de la Couronne
un refuge pour loyalistes sans profondeur ni culture

un enfant se couche par terre
il enterre ses cris pour se cacher
personne ne le verra grandir
personne ne l'entendra s'élever



TU AVAIS UN NOM

Nancy Diallo

À toi, poupon disparu
Né innocent
Mort fantôme

Tes cris étouffés par les curés
Résonnent maintenant

À toi, enfant kidnappé
Né heureux
Mort enseveli

Ta vie jugée insignifiante
Désormais ineffaçable

Tes rébellions ont fait du chemin
Ce brasier d'injustices brûle toujours

À vous, adultes d'aujourd'hui
Nés innocents et heureux
Vécus matricules
Vous n'êtes pas morts et ne le serez jamais.



POUR L'AMOUR DE DIEU

Nelson Étienne Holland

Ses ongles ondulent dans les cheveux de l'apathique Nicolas, mais il ne fait rien, ne contribue en rien à faire progresser la sensualité, à faire le pas de plus qui signifierait son intérêt. Rien, il s'affaisse sur elle, sa tête sur la poitrine rebondie de sa tendre compagne. Elle tourne le dos ; il se presse contre elle sous la couverture et elle recule ses fesses vers lui, prend sa main dans la sienne. Et sous la chaleur, une érection passionnelle spontanée et non tristement forcée par la masturbation quotidienne. Et il est confus devant la réaction de son corps, pas peureux, mais incapable d'être proactif, comme figé dans le moment qui précède l'acte. Et plus tard, il sort dans les scintillements aveuglants du jour, en brutale opposition à la tendresse, à cette petite bulle de douceur qu'était l'appartement de cette compagne.

Puis, sur un trottoir du centre-ville, la lumière du soleil se reflète sur la toge blanche du créateur : « Moi, Dieu, te damne pour ta stupide connerie d'imbécile de... ahhh pis tu m'énerves ! Tu ne sais pas ce que c'est que de tenir quelqu'un comme un petit oiseau blessé, de connaître la sensualité vulnérable de cette personne qui se met à nu devant toi avec tant de confiance en elle ; elle se met devant toi Nicolas et tu ne fais rien ! Nul ne peut entrer dans mon royaume éternel s'il ne sait pas monter sa main le long d'une cuisse, puis la tourner avec élégance pour qu'elle embrasse la courbe qui mène au sexe, et ensuite... Non ! Tu me regardes comme un orang-outan, je ne peux rien t'expliquer ! Bon... bon... je suis tanné et... je dois partir baiser ma femme... c'est rituel... une fois chaque million

d'années. Cependant, parfois, je peux voir derrière ses convulsions paresseuses l'amante qu'elle était à la genèse ; toute frémissante, heureuse d'être sous mes doigts. »

Et le jeune homme, Nicolas, regarde l'être fantomatique, confus par cet élan de passion contre son incapacité de passer à l'acte. Dieu s'éloigne, une auréole est attachée à une tige de plastique sortant de son sac à dos. L'éternité, le temps, et la main d'un et la main de l'une ; la pureté de la forêt, du foin, de la savane où ils s'enlacent, un couple, un même couple qui ne fait que supplanter sa chair avec la mort et le renouvellement. Mais c'en est trop pour Nicolas, prendre la main d'une autre sera impossible sans une contribution préalable de vingt-cinq dollars. Ensuite, la main non-dominante d'une femme fatiguée agrippera peut-être ses doigts maladifs pendant la branlette.

Dieu se retourne brusquement dans la rue, l'auréole sur la tige vacille un peu au-dessus de ses cheveux gras : « Tu veux ta décharge et, même quand ton esprit est à son plus clair, tu te fous de l'échange d'affection. Tout est baise ; sobre, déconnectée, rapide, sans le sens de la répartie. Cette pratique te sera fatale ; visite les prostituées, fais des économies pour l'opération, trouve un chirurgien malhonnête qui va bien vouloir sortir tes côtes, et va te sucer, seul. »

ENFIN ASSOUPI

Ariane Legagneur

Ta peur, ton impuissance, ton humiliation.

Cette oppression qui tue ton espoir, qui nourrit ta misère,
qui enterre ton avenir. Qui viole ton âme jadis en paix,
maintenant perdue et tourmentée.

Ne la pardonne pas.

Ne pardonne personne.

Ni l'Être en qui tu croyais, ni ceux qui ont dérobé ta voix,
ni tes alliés en qui tu avais confiance.

Lorsque le crépuscule disparaîtra avec ta fin, déploie tes
ailes sans regarder derrière. Retourne à ta famille pour
enfin vivre éternel. Et détache-toi de l'humanité hypocrite
qui ne t'a pas laissé être humain en devenant ce qu'elle
avait peur que tu sois.

Libre.

petite), bon
besoin, avec,
parce que
trop, vouloir,
cent quand



ET AUJOURD'HUI

Alix Maksymjuk

J'aimerais écrire une lettre
à des enfants au prénom disparu
et à des enfants disparus avec un prénom

J'aimerais vous dire « espoir »
est-ce que c'est assez, je ne sais pas
vous avez vu, ou vous voyez toujours
l'horreur des hommes
sommes-nous impuissants
devant autant d'ADN blessé

Pensionnaires ou otages
jeunes mains abandonnées sous le béton
cela aurait pu être mon frère ou moi
mais il a fallu que ce soit
toi
le tombeau dépouillé de ses identités
des générations entières
happées par des souvenirs viscéraux
comptées, cartées, désillusionnées
ou enterrées sans nom ni visage

Les hommes assoiffés de violence
ont déformé le monde à leur image
les actualités quotidiennes ramassent sur leur passage
tordu
mille femmes arrachées à la vie
déchirées en millions de mots
voyelles
consonnes

Alors,
j'aimerais vous dire « résistons »
essayer de recoudre
peaux meurtries
ensemble

RACINES

Catherine Leblanc

Ma peau tache
Brûle
Noie
Vole
Prend tout, mais ne garde rien
Je suis
Sale

Blanche

La pierre tombée sur l'ancien
S'effrite comme nos mémoires
Et je cours
Sans jamais atteindre
Le pardon

Mais, comme toi
Je suis fille de mon père
De ma mère
De mes grands-parents
De mes ancêtres
Et j'en suis fière, comme tu l'es des tiens

Demain, je ne chercherai plus le pardon
Ce n'est pas à moi de parler
Je dois prêter l'oreille à
Ta voix

Et aussi longtemps qu'il n'y aura pas
De réconciliation
Je resterai à tes côtés

... de la ...
... pour la ...
...
...
...

Le bon de la
A bon, en fait de
Né ...
Né ...
Mars



LES QUATRE VÉRITÉS

Samuel Ginchereau

Si tu veux tout savoir, Justine, il y a une chose pour laquelle je t'en voudrai toujours. Tu te rappelles la fois où on était six dans une auto pour aller chez Fernand ? On n'en a clairement pas gardé le même souvenir, car on t'a questionnée trois fois, Samantha et moi, pour savoir si c'était correct de t'asseoir sur les genoux de Jérémie et les trois fois, tu as dit « oui ». Puis, tu me blâmes, parce que je ne suis pas revenu sur ta décision et à ce que je sache, tu n'y es pas revenue non plus, parce tu n'as jamais changé d'avis. En plus, tu amènes sur le tas que tu m'avais regardé avec des yeux haineux, mais c'est bizarre, parce que tu m'as toujours regardé ainsi, alors comment je pouvais savoir que tu m'en voulais pour une niaiserie, dans ce cas-là ? En plus, tu as le culot de me dire que j'aurais pu te tuer, si on avait eu un accident, alors que ça ne s'est même pas produit. Si jamais c'était arrivé, ça aurait été la faute du conducteur, pas la mienne.

Il fallait que tu trouves un bouc émissaire pour ton esti de connerie et il fallait que ça tombe sur moi, évidemment, puisque de toute façon, rien n'est jamais de ta faute. Tu n'as jamais été capable d'assumer tes propres torts, par-dessus le marché, et tu as toujours mis la faute sur les autres et, cette fois-ci, j'étais la cible toute désignée. Tu m'as fait douter de la seule personne dont je n'aurais jamais dû douter de toute ma vie et c'est moi-même. Sache que je m'en suis voulu, alors que je n'y étais pour rien.

Et tu sais quoi, Justine ? Ne reviens plus jamais. Je croyais que je pouvais te faire confiance, mais finalement, tu

as encore réussi à me décevoir. Sache qu'à partir de maintenant, ton petit jeu est terminé. Je croyais que tu étais animée de courage et de bonnes intentions, mais ce n'était qu'un leurre. Au fond, j'ai toujours su que ça se finirait ainsi, j'ai toujours eu des doutes sur ta valorisante façon de dire les choses, je me disais bien que tu étais dotée d'hypocrisie et j'aurais dû écouter mon instinct qui avait raison de croire ce fait. En plus, je t'ai dit tout ce que les autres de ton espèce m'ont continuellement répété à ton sujet ; je t'ai dit qu'il fallait que je me méfie de tes mots resplendissants cachant de lourds mensonges. Maintenant, tu leur reparles comme si rien ne s'était jamais passé, alors que tu m'as clairement dit qu'ils ne méritaient pas tes beaux yeux. Ça me prouve juste qu'une fois de plus, tout ce qu'ils m'ont radoté était vrai.

Tu n'es plus rien pour moi, donc si tu souhaites me reparler, un jour, même si je crois qu'il faudrait que je sois la dernière personne sur cette planète pour que tu te mettes à me reparler, sache que je vais te supprimer de mes contacts pour que tu ne puisses jamais remettre les pieds dans mon monde. Des maudits faux amis comme toi, il y en a eu dans tous mes recoins, puis aujourd'hui, ils n'existent plus, à l'image de la sangsue que tu es. Si tu avais voulu faire partie de mes amis, tu aurais fait ce qu'il fallait pour que je reste, même si mes sentiments pour toi étaient morts et enterrés. D'ailleurs, tu voulais que mes sentiments à ton égard renaissent de leurs cendres. Pourquoi, hein ? Est-ce parce qu'ils combleraient la personne narcissique que tu es ? La Terre ne tourne pas autour de toi, la grande !

Ce que je regrette le plus dans toute cette histoire, c'est de m'être excusé pour la vérité, de t'avoir reparlé et d'être revenu vers toi. J'en ai plein mon crisse de casque de courir après des gens comme toi, des gens pour qui tu es vivant juste parce que tu leur apportes quelque chose, comme si tu étais leur câlisse de servant. Depuis que ton existence a rencontré la mienne, je me suis fourvoyé sur ton être maléfique. Je me suis remémoré à répétition les faits des deux dernières années et je n'ai jamais voulu croire que tu te foutais bien de ma gueule, mais j'ai fini par me tanner de toi et de ta crisse de vie de princesse gâtée pourrie.

Comme je t'ai dit, Justine, va-t'en pour toujours. Je ne veux plus jamais rien savoir de la rapace assoiffée de pouvoir qui te définit. Je te souhaiterais bien de passer une belle vie, mais je te mentirais si je disais ça.



NUIT ET JOUR

Élie Courchesne

Comme tout fuit bien dans les nuits d'octobre !
Tout est simple et sobre en nos entretiens,
N'ayant de dessein qu'un vain pan de robe,
Où la foi de Job crée le ciel enfin.

Mais le vil soleil, qu'on entend rugir,
À l'ombre du rire semble vermeil.
Si toujours on veille, c'est qu'on sent frémir,
La fin du martyr, à tout feu pareille.

Notre faim d'étain qui ne sait que dire,
Et la nuit, nadir de la blanche main
Fermée du matin, ne peuvent s'ouvrir
Qu'en voyant surgir une aube d'airain.

Au travail ardent des mornes matins
Qui vola du vin la forme du sang,
Rouge et flamboyant, si vague et serein.
Le soir est lointain, le travail ardent.

L'ivresse arrêtée, ma nuit assouvie
Libère la vigne des fruits lestés.
À l'esprit sacré déchirons l'échine :
Par la croix le signe est toujours saigné.

Tout coule et tout fuit et tout se répand.
Quant au jour, étant un vaste étang gris,
Il mouille la pluie des yeux des passants
Dont le triste chant ne sait plus la vie.

Quand, dans le tourment des idées obscures,
Miroir du mercure et clarté des vents,
Un rayon brûlant tranche ma figure,
Sa force fissure son soleil blanc.

Le temps fauche tout, même la journée.
Le temps a fauché même son courroux.
L'esprit sous verrous, les songes figés,
Je fuis mon été dans l'hiver si doux.



ZONE GRISE

Alex Fombelle

Mes mains tremblent dans le silence assourdissant. Ici, entre mes doigts, je tiens une chose trop fragile pour ne pas être importante, pour ne pas être nommée. Ma main dans la sienne et il parle sans s'arrêter, il craint sans doute de disparaître, un peu comme moi, un peu comme chacun d'entre nous ; éviter le silence est parfois nécessaire. Ils ont tous des choses à me dire : vas-y, enfile ton costume ; vas-y, maquille-toi ; vas-y, reste petite fille ; vas-y, ne grandis pas. Enfant éternel, telle une malédiction. Je me perds dans les brumes urbaines, je m'essouffle et m'essouffle, exaspérée par les jours nouveaux qui répètent dans une chorale inutile le refrain incessant de mon histoire.

Je m'excuse sans arrêt, pardonnez-moi, pardonnez-moi parce que je m'excuse d'avoir hâte de pouvoir vous dire que je ne m'excuse pas. Ses mains hésitantes brûlent mon corps trop lourd, me rappellent que, comme n'importe qui, je me matérialise ici et maintenant, et pourtant, comment se fait-il que j'aie toujours un pas de retard ? Je me coince dans l'impossibilité de la synchronisation. Depuis toujours écartelé e entre père et mère, entre ciel et terre, je m'entraîne à ne plus avoir peur quand je regarde la mer.

L'entre-deux est inexistant et me rappelle sans cesse qu'essayer est inutile, je ne suis ni plus ni moins que ce qu'ils me disent ; je suis le pont qui ne mène nulle part. Et il me faudra le hurler encore et encore jusqu'à m'en arracher les cordes vocales.

Je suis la zone grise.

PSYCHOSE SOUS CHAMPS DE ROSES

Victor Aymé Lesage

Vos pupilles brûlées sortent de votre chair
La classe rabiron les gens de l'or
Barlaloc toutes ces tralopes
De pierres et de gras
Qui se meuvent
En mourant
Geignant
Fossé costal
Rampe au rythme
De la respiration lancinante
De ce que nous fûmes un temps
Une époque verdoyante de sang bleu
Qui de sa main de folifnard s'est branlé
Sur les restes d'un orphelin mort-né
Guère d'idéologie, seulement l'orgie
Violez les vierges, brûlez les veuves ;
Ce n'est que le bois grésillant de la merde blanchâtre
gawilanfe
Jadeau pwer nicase duclofagne darmaderai
Parle crissencre dorligneparafiguratif
Noiréventblanchétivement la porleque
Mourrez
Tratre pargne derlogepignaffe grisant
Ah... — porgne ! —
Mangez la merde pastorale, sucez l'évêque de l'esprit
sagnefrique
Éventez mon sperme bandé sur les ruines d'une vulve
cendrée
Yurticairefrappe les sangles d'harmonie
J'aime, je l'aime, je jouis de sa présence

Triclopinette, Benson and Hedges

Atikamèquement les sages

Viol de poudre à canon

Philosophique destruction

Suivez l'herpès des souris

Je vis

Tartare d'ecchymose de sérosité

Voyez mon esprit

GRAND-MAMAN

Alexe Martin

tu es née dans les tournesols cachés
d'une mère et d'un père
on dit
une pute et un alcoolique

on t'as jetée dans les marguerites
d'un violeur
on voit
un homme capable d'élever un enfant

on t'as jetée dans les œillets
des blancs

des sauveurs

violée, brûlée, arrachée
et ils osent te demander si tu as ta carte.



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.
Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées